



P R O N E

POUR LE TROISIEME

DIMANCHE DE CARÊME.

Sur la Médifance & les Jugemens téméraires.

¶ In Beelzebub Principe Dæmoniorum ejecit Dæmonia.

Il chasse les Démonz par Beelzebub le Prince des Démonz.
(Luc, 11. 15.)

VOILA donc jusqu'où va la noirceur des Phariſiens, ces hommes abominables, à qui la Doctrine, la ſaineté, la perſonne même de J. C. ſont tellement à charge, qu'ils ne peuvent plus ni le ſouffrir, ni le voir, ni l'entendre. Comme il leur étoit impoſſible de nier la vérité de ſes miracles qui étoient connus de tout le monde, ils ne rougiſſent pas d'avancer qu'il les fait par la puiffance du diable ; qu'il chasse les démons par Béełzebub qui en eſt le chef ; & dans une autre occaſion, ils oſent lui dire en face qu'il eſt lui-même poſſédé du démon. C'eſt ainſi qu'à force de répandre dans Jérusalem tout ce que la malice & la haine la plus envenimée ſont capables de leur inſpirer contre J. C. ils viennent enſin à bout de rendre

sa doctrine suspecte & sa personne odieuse au point que ce même peuple qui l'avoit reçu trois jours auparavant, avec des bénédictions & des cris de joie, demande qu'on le lui ôte de devant les yeux & qu'on le crucifie.

Hélas! hélas! cette malice qui animoit les Juifs contre le Sauveur du monde, anime les hommes les uns contre les autres. Critiquer, juger, déchirer, noircir, condamner le prochain; voilà quelle est la malheureuse occupation d'un grand nombre de personnes; voilà de tous les vices, le plus commun & le plus universellement répandu. Vice infâme qu'on ne sauroit assez détester, & contre lequel un pasteur ne peut jamais s'élever avec trop de force! Puisse-je, mes chers Paroissiens, vous inspirer toute l'horreur qu'il mérite, en vous faisant remarquer combien il est odieux, combien les suites en sont terribles, combien il est dangereux de fréquenter les personnes qui y sont sujettes.

QUAND même l'Esprit-Saint n'auroit pas dit en propres termes que les médisans sont *l'abomination des hommes*, & que celui qui parle à tort & à travers sur le compte du prochain, est *un homme maudit*, les seules lumières de la raison suffiroient pour nous faire connoître la bassesse, l'injustice, la noirceur d'un caractère qui se plaît à critiquer & à médire.

Qu'y a-t-il en effet de plus bas & de plus indigne d'un honnête homme, que de se rendre soi-même l'accusateur de son semblable, sans autre motif que le plaisir d'en dire du mal? Lorsqu'un homme d'honneur est appelé en justice, & qu'il est forcé d'y comparoître pour servir de témoin contre quelqu'un, il n'y va qu'à regret, il ne parle qu'à mesure qu'on l'interroge, il ne dit

REFLEXION.
Prov. 24. 9.

Eccl. 28 25.

que ce qu'il fait, & dont il est bien certain peut l'avoir vu ou entendu; il le dit sans aigreur, sans exagération, sans malice, & seulement parce qu'il y est obligé. Il souffre intérieurement, il voudroit pouvoir justifier la personne accusée devant le Juge. Et vous, mon cher Enfant, sans que rien vous y oblige, contre la loi de Dieu & de la nature qui vous le défend, vous accusez votre prochain; vous parlez sans qu'on vous interroge; vous dites ce qu'on ne vous demande pas, ou qu'on n'a pas droit de vous demander; vous dites ce que vous ne savez pas, très-souvent ce qui n'est pas; & vous le dites avec malice, avec aigreur, avec une certaine satisfaction que vous n'avez pas même l'esprit de dissimuler: quelle indignité!

Y a-t-il rien de plus bas que d'attaquer le prochain lorsqu'il est absent, & qu'il ne peut pas se défendre, c'est-à-dire, dans un moment où la Religion, l'humanité, quelquefois même la vérité nous obligent à prendre son parti? On dit de certains animaux que si l'un d'entreux est attaqué, les autres accourent à son secours: les hommes ne sont pas ainsi faits, ô mon Dieu! lorsque dans une compagnie, on vient à mettre le prochain sur le tapis, c'est à qui jettera la première pierre; à peine est-elle jetée, qu'une grêle de coups de langue tombe de toutes les bouches: tout à charge, rien à décharge; au lieu d'excuser, on accuse; au lieu d'adoucir, on aigrit, on exagère, on aggrave, on noircit, on déchire; & qui? des personnes absentes, qui ne se méfient de rien, & qui la plupart du tems sont innocentes de tout ce qu'on débite contre elles. *C'est la vipere qui pique le voyageur pendant qu'il est endormi. Quelle bassesse!*

Ecclesiaste,
c. 10.

Mais enfin, qu'y a-t-il de plus bas, que de faire le mal pour le mal, sans y trouver aucun

intérêt, sans qu'il en revienne aucun avantage? Quand un voleur assassine les passants, c'est pour avoir leur dépouille; mais vous, quelle est votre intention, en déchirant ainsi votre frere? que vous en revient-il? le plaisir de lui faire du mal. Plus il y a de malignité dans vos discours, plus vous aimez à les tenir & à les répandre; plus les coups que vous lui portez sont sensibles, plus vous avez de plaisir à le percer: ah! l'infame! on trouve néanmoins des gens de ce caractère qui se piquent d'honneur & de probité: bon Dieu! quelle probité! & comment peut-on s'aveugler au point de ne pas voir qu'en déchirant la réputation du prochain, on commet l'injustice la plus criante!

Le Magistrat, dans sa place & sur son tribunal, avant de rendre la sentence contre une personne accusée de quelque crime, fait assigner des témoins, les interroge à plusieurs reprises, les confronte les uns avec les autres; il interroge les parties, il écoute ce qu'elles ont à dire pour leur justification, il les confronte avec les témoins; il examine, il pèse, il combine, il vérifie scrupuleusement tous les faits; il compare sans partialité les accusations avec les défenses; & après avoir pris toutes les précautions, & rempli toutes les formalités prescrites par la loi, il prononce une sentence, encore ne la prononce-t-il qu'en tremblant. Et vous, sans avoir entendu ni témoins ni parties, sans examen, sans confrontation, sans autre preuve que des rapports qu'on vous a faits, & des bruits qui courent, vous jugez sans scrupule, & vous condamnez hardiment votre frere. On m'a dit ceci & cela, ce n'est pas moi qui l'ai inventé. Plaisante excuse! mais les personnes qui vous l'ont dit, sont-elles dignes de foi? voudriez-vous lever la main, & affirmer devant Dieu qu'elles ne vous ont point trompé,

qu'on ne les a point trompées, qu'elles ne se sont pas trompées elles-mêmes? Non. Quoi misérable! vous ne seriez pas même en état de servir de témoin contre votre prochain, parce que vous ne pourriez rien affirmer contre lui, & vous le condamnez? où sont donc l'honneur & la probité dont vous faites profession?

A l'injustice on ajoute la noirceur, en donnant à la vertu même les couleurs les plus odieuses. Ah! Dieu vous préserve de passer jamais par cette langue maudite! elle vous prêtera des intentions que vous n'avez jamais eues; elle empoisonnera toutes vos actions & toutes vos démarches. Comme le vin le plus exquis se gâte & se corrompt, si on le met dans un vase plein d'infection & de puanteur; ainsi les qualités les plus estimables se changent en vices dans la bouche du médifant, qui est comparée pour cela dans le Pseaume, à un *sépulchre ouvert*, rempli de corruption & de pourriture.

Si vous avez de la piété, il dira que vous n'êtes qu'un hypocrite; si vous faites des bonnes œuvres, il dira que vous agissez par ostentation & par vaine gloire: êtes-vous ferme à soutenir la cause de Dieu ou celle du prochain, ou la vôtre? vous serez un entêté: fuyez-vous le monde? aimez-vous la retraite? vous serez un misanthrope: souffrez-vous patiemment une injure? c'est que vous n'avez point de cœur: êtes-vous économe? vous serez un avare & un *crasseux*: avez-vous amassé quelque peu de bien à force de travail & de fatigue? vous serez un usurier & un voleur: en un mot, la langue du médifant est un ver qui pique le fruit le plus sain, & le tache; c'est une chenille qui salit les plus belles fleurs, en y laissant la trace dégoutante de son écume. Telle est, mes chers Paroissiens, la bassesse, l'injustice, la noirceur de la médifance; jugez par-là combien elle est odieuse & détestable.

Que si on fait attention au principe d'où elle part, on la trouve plus odieuse encore & plus détestable. Car enfin dites-moi, je vous en prie, que prétendez-vous en disant du mal de votre prochain ? quel est le motif qui vous fait parler ? ce qui vous fait parler, c'est l'orgueil. Vous croyez vous relever en rabaisant les autres. Cet orgueil, vous le faites paroître en voulant le cacher, lorsque vous dites : je ne me donne pas pour être meilleur qu'un autre, mais je serois bien fâché qu'on pût me reprocher des choses pareilles. Ce qui vous fait parler, c'est l'envie ; le mérite de votre prochain vous porte ombrage, sa réputation vous gêne, les bonnes qualités qu'il a, & que vous n'avez pas, vous humilient ; il est plus riche, plus heureux, plus aimé que vous n'êtes, cela vous chagrine ; le dépit que vous en avez échauffe votre bile, & vous le déchirez à *belles dents*. C'est très-souvent jalousie de métier ; il a plus de talens, il est meilleur ouvrier, il a toutes les pratiques ; voilà ce qui vous fait parler.

Ce qui vous fait parler, c'est la vengeance. Il a dit ou fait : peut-être son devoir l'a-t-il obligé à faire ou à dire quelque chose qui vous a déplu ; vous ne pouvez vous venger que par la langue ; vous rugissez comme un lion, vous sifflez comme une vipère. Ce qui vous fait parler, c'est une vanité sotte & mal-entendue : vous voulez faire l'agréable, égayer la conversation, amuser la compagnie ; dès que vous cessez de médire, vous n'avez plus d'esprit ; vous voulez qu'on dise que vous en avez, & le prochain en est toujours la victime ; car si vous ne parliez jamais mal de personne, vous n'auriez rien que de très-ordinaire, peut-être seriez-vous fort ennuieux ; & voilà, mon cher Enfant, ce qui vous engage à médire. Voyez-vous comme l'on trouve dans la médifance le poison de l'orgueil, les petitesse de

la vanité, le venin de la jalousie, l'aigreur de la colere, le fiel de la haine & de l'animosité? Approfondissez tant qu'il vous plaira, vous n'y trouverez autre chose; c'est ce qui fait dire à l'Apôtre S. Jacques, que la langue du médifant est pleine d'un venin mortel; qu'elle est un monde d'iniquité, *universitas iniquitatis*. Bon Dieu! que la médifance est donc odieuse! mais que les suites en sont terribles!

Ep. Cath.

C. 3. v. 6.

II.
REFLEXION.

Pf. 119.

C'EST elle qui seme par-tout la discorde & la division, qui brouille les amis, qui empêche les ennemis de se réconcilier, qui trouble la paix des ménages, qui aigrit le frere contre le frere, le mari contre la femme, la femme contre le mari. C'est elle qui empoisonne les bonnes actions, qui met au jour les mauvaises, qui répand quelquefois sur toute une famille des taches qui passent des peres aux enfans, d'une génération à l'autre, & qui ne seront jamais effacées. Ses paroles, dit un Prophete, sont semblables à des fleches aigües & à des charbons ardens. Elle est la source de tout mal, la destruction de tout bien; & les maux qu'elle produit sont irréparables.

Vous avez tenu à cet enfant des propos indiscrets sur le compte de ses pere & mere ou de ses maîtres, qui ont diminué son respect, qui l'ont porté à la défobéissance & à la révolte: il a fait mille étourderies & mille sottises; c'est votre langue qui en est la cause. Par vos paroles inconsidérées & pleines de malignité, vous avez inspiré à cette personne des sentimens de mépris & d'averfion contre les Ministres de l'Eglise, peut-être même contre son propre Pasteur; elle n'approche plus des Sacremens, elle s'endurcit de jour en jour, elle n'aura bientôt plus ni foi ni loi; c'est votre langue qui l'a perdue. Elle est cause, votre maudite langue, que ce marchand, cet artisan

n'ont plus les mêmes pratiques, ni le même crédit ; que cette fille n'est pas pourvue , ou ne l'est pas comme elle auroit pu l'être ; que cette femme fait un très-mauvais ménage avec son mari ; que tels ou telles qui vivoient bien ensemble , ne se voient plus & se détestent.

Mais ce n'étoit pas là mon intention : soit ; vous n'en êtes pas moins coupable ; vos paroles ont passé par mille bouches qui toutes ont renchéri les unes sur les autres ; chacun y a mis un peu du sien ; c'est la boule de neige qui grossit en roulant ; ou pour parler avec S. Jacques , c'est *une étincelle qui embrâse une grande forêt.* Vous êtes responsable de tout le mal , parce que c'est vous qui avez jetté l'étincelle : si vous n'aviez rien dit , on n'auroit rien répété , rien ajouté , rien inventé : ce qui en sortant de votre bouche ne vous paroïssoit qu'une légère médifance , à force de répétitions & d'additions , est devenu une calomnie affreuse , qui a sa première source sur votre misérable langue ; vous êtes , par conséquent , coupable de tout le mal qui s'en est suivi , & par conséquent tenu devant Dieu & devant les hommes de le réparer , comme vous l'avez appris au Catéchisme : le ferez-vous ? rendrez-vous à celui-ci la réputation que vous lui avez ôtée , à celui-là les chalands que vous avez écartés ? remettrez-vous la paix dans ce ménage ? rétablirez-vous l'estime , l'amitié , l'attachement , la confiance que vous avez détruits & anéantis ?

Mais publierez-vous sur les toits que vous êtes un imprudent , un étourdi , un babillard ou un menteur ? irez-vous vous décrier vous-même , sacrifier votre honneur & votre réputation , pour rétablir l'honneur & la réputation de votre frere ? vous le devriez en bonne justice : le voudrez-vous ? Non ; quand même vous le voudriez , vous ne le pourriez pas : car ou vous avez dit vrai ,

Cath. Epi
C. 3.

ou vous avez dit faux ; si vous avez dit vrai ; vous ne pouvez réparer le mal que par un mensonge : or dans tous les cas possibles , le mensonge est un péché , & il n'est jamais permis de réparer les suites d'un péché par un autre. Si au contraire le mal que vous avez dit de votre prochain est faux , vous aurez beau vous en dédire , vous ne ferez pas cru , au moins de tout le monde ; & quand même vous feriez cru , les paroles sorties de votre bouche empoisonnée , ont volé de bouche en bouche à dix , à vingt , à trente , à cinquante lieues ; elles ont été entendues & répétées par une infinité de personnes que vous ne connoissez pas. Eh bien ! sentez-vous le mal que vous avez fait , & l'impossibilité des remèdes ? Comment donc vous y prendre ? Consultez votre Confesseur , & faites ce qu'il vous dira. Pour moi je tremble , lorsque je lis au vingt-troisième chapitre de l'Ecclésiastique : *Qu'un homme accoutumé à proférer des paroles malignes & injurieuses , ne se corrigera de sa vie : car s'il ne se corrige pas , il ne se convertira donc jamais ; il mourra donc en réprouvé ? La fureur de critiquer , de médire , de juger , de condamner le prochain , est donc un signe de réprobation.*

Yerf. 19.

III.
REFLEXION.

C. 24.

DE tout ce que vous venez d'entendre , mes chers Paroissiens , il est naturel de conclure que les médifans sont à proprement parler des empoisonneurs publics , & qu'il est infiniment dangereux de les fréquenter. De là vient que le Saint-Esprit , au livre des Proverbes , nous défend d'avoir aucune liaison avec eux. *Mon fils , dit-il , craignez le Seigneur , & ne vous mêlez point dans la compagnie des médifans.*

Elle est en effet dangereuse de toutes manières : car , ou vous écoutez la médifance avec plaisir ,

plaisir , ou vous l'écoutez indifféremment & sans rien dire , ou vous prenez le parti des absens. Si vous l'écoutez avec plaisir , vous êtes aussi coupable , même dans un sens , plus coupable que celui qui la fait , parce que l'air de satisfaction & d'approbation qui paroît sur votre visage , lui donne une certaine hardiesse qui rend ses discours plus piquans & plus venimeux. Si vous l'écoutez indifféremment & sans rien dire , vous péchez contre la loi naturelle , qui veut que nous fassions à autrui ce que nous voudrions qu'on nous fit : vous manquez à la Religion , qui vous ordonne d'aimer votre prochain comme vous-même. Ne seriez-vous pas bien aise que quelqu'un prît votre parti , si l'on parloit mal de vous en votre absence ? Mais souffririez-vous patiemment qu'on vous insultât en face , qu'on insultât vos parens , ou vos amis ? Non. Pourquoi donc n'avez-vous pas le même zele pour tous ceux dont vous entendez dire du mal ?

Vous vous trouvez dans une compagnie où l'on déchire votre prochain , sans que vous ouvriez la bouche pour le défendre ; & au sortir de là vous dites , en faisant votre priere : j'aime mon prochain comme moi-même : vous êtes un menteur ; car si on avoit dit de vous ce qu'on a dit de lui , le feu vous seroit monté au visage , & très - certainement vous vous seriez défendu. D'ailleurs , en écoutant ceux qui médifent , même sans y prendre plaisir , vous participez à leur péché comme vous participeriez à un vol , si vous souffriez que l'on déposât chez vous des choses dérobées : s'il n'y avoit point de receleurs , il n'y auroit point de voleurs : si personne ne vouloit écouter les médifans , il n'y auroit point de médifances. Et il n'est point aisé de décider lequel des deux est le plus coupable , ou celui qui médit , ou celui qui écoute médire.

Tome I.

K

Que si pour remplir un devoir que la Religion & la nature même vous imposent, vous prenez le parti des personnes que l'on attaque, vous vous exposez à une querelle : peut-être arrivera-t-il qu'au lieu d'imposer silence à celui qui médit, vous lui donnerez occasion d'en dire encore davantage. Pour soutenir un mensonge qu'il aura avancé & que vous releverez, il en avancera dix autres ; il se déchaînera contre vous-même, & à peine serez-vous sorti qu'on vous mettra sur le tapis, & que vous serez déchiré à votre tour. Ainsi de quelque maniere que vous vous comportiez avec les médifans, vous en serez toujours la dupe.

Ajoutez à cela que leurs discours, quelques bons sentimens que vous ayez à l'égard du prochain, feront toujours sur votre esprit certaines impressions dont vous ne serez pas le maître. Vous avez beau dire que vous n'y ajoutez point de foi, que vous n'y faites aucune attention ; à force de les entendre on se prévient sans s'en appercevoir contre ceux qui en sont la victime. Ils font naître des doutes, des soupçons, dont on ne fait part à personne, si vous voulez, mais qui diminuent insensiblement l'estime, l'amitié, la confiance ; de sorte que la charité, cette vertu si précieuse & si délicate (c'est la réflexion de S. Bernard) se refroidit peu-à-peu, même sans qu'on y prenne garde, dans le cœur le plus simple, le plus droit & le plus chrétien.

Il est donc d'une conséquence infinie de n'avoir aucun commerce avec les médifans : leur bouche, dit S. Paulin, est semblable à une cloaque ; plus on en remue les ordures, plus elle exhale de puanteur. Il faut se tenir au loin, quand on ne veut pas en être infecté. Comme il est difficile de respirer un air corrompu sans que la santé en souffre ; de même il est difficile & presque im-

Serm. de divers. 17 num.

4.

Epist. ad Cor. lant.

possible de fréquenter la compagnie des médifans sans que la charité soit altérée.

Mais enfin il y a des occasions que l'on ne sauroit éviter , & où l'on est en quelque sorte forcé d'entendre médire. Mon Enfant, c'est alors qu'il faut suivre les mouvemens que l'honneur, l'humanité, la Religion inspirent à un honnête-homme; vous élever avec force contre celui qui attaque votre prochain, & à l'exemple du saint homme Job, *arracher votre frere d'entre les dents de la bête carnaciere qui le déchire.* *Job. c. 29. v. 17.* Si vous n'en êtes pas capable, levez-vous & sortez. Si vous êtes forcé de rester & de vous taire; que la douleur & l'indignation soient peintes sur votre visage. *Comme le vent du Nord dissipe la pluie,* dit le S. Esprit, au livre des proverbes, *de même un visage triste arrête la langue des médifans.* *C. 25.*

Et vous, grand Dieu, inspirez-nous par votre grace; toute l'horreur que mérite le vice infame d'une mauvaise langue; faites-nous en sentir, la bassesse, l'injustice, la noirceur, les suites funestes, l'impossibilité de les réparer, & la difficulté par conséquent d'en obtenir le pardon. Que chacun de nous puisse dire comme le S. Roi David, qu'il ne s'est jamais assis dans la compagnie des médifans, qu'il ne les a jamais écoutés que pour s'opposer à leur fureur, & pour les couvrir de honte. Mettez; ô mon Dieu, mettez un frein à notre langue, une garde de circonspection à notre bouche, la prudence, la discrétion, la vérité, la charité sur nos lèvres. Ne permettez pas que nous proférions jamais des paroles injurieuses & malignes qui percent du même coup celui qui les dit, celui qui les écoute, & celui contre qui elles sont lancées. Que nous respections votre image dans tous les hommes, & le sang de J. C. dont ils sont couverts; de J. C. qui nous a tous rachetés, & dans la personne duquel nous sommes

220 TROISIEME DIMANCHE DE CARÊME.

tous freres ; de J. C. qui regarde comme fait à lui-même , & le bien & le mal que nous faisons au moindre des hommes. Faites que nous nous aimions , que nous nous supportions les uns les autres , ne perdant jamais de vue le séjour éternel de la paix , où les bienheureux ne sont qu'une même chose en vous , & avec vous. *Ainsi soit-il.*

